

Syrie, l'art en armes

Jacques Mandelbaum © *Le Monde* (www.lemonde.fr), 21 février 2012 – Extrait

La révolte contre le régime de Bachar Al-Assad a suscité une floraison d'œuvres rageuses et fortes. Cinéma, dessin, spectacle vivant, arts plastiques... Enquête sur une résistance artistique.

Le « printemps arabe », cela a été souligné, a révélé le rôle d'Internet comme instrument de mobilisation politique. On sait moins que la Toile s'est aussi transformée, pour l'occasion, en plate-forme de résistance artistique. Ce phénomène, notable en Tunisie et en Égypte, a pris de l'envergure en Syrie, où le régime de Bachar Al-Assad noie la contestation dans le sang depuis près d'un an.

Dans ce maelström de violence (plus de 6 000 morts et 15 000 disparus, selon les estimations) qui n'épargne pas les artistes passés du côté de la contestation, le Web est une planche de salut pour les créateurs, spontanés ou confirmés, qui n'ont pas choisi l'exil. Cet engouement n'est pas né de la révolution. Tardivement introduit dans la forteresse syrienne – par Bachar Al-Assad –, Internet a ouvert depuis le début des années 2000 aux artistes locaux une fenêtre sur le monde par laquelle ils se sont engouffrés, qu'il s'agisse de jeunes cinéastes qui se font désormais connaître à l'étranger, ou de plasticiens qui ont par ailleurs bénéficié de la récente privatisation du marché de l'art en Syrie, et du boom qu'il connaît dans les Émirats arabes.

Parallèlement aux images, d'une crudité parfois insoutenable, qui témoignent de la répression sur le Net, les sites d'hébergement (YouTube, DailyMotion, Vimeo) et les réseaux sociaux (Facebook au premier chef) regorgent d'expressions artistiques de toute nature, depuis le film jusqu'à l'affiche en passant par le clip, la caricature, la peinture, le poème ou le dessin animé.

Théâtre de marionnettes

Deux traits dominant cette effervescence créatrice. Sa dimension populaire d'abord, qui a fait naître en l'espace de quelques mois plus de vocations que quarante ans d'autocratie. Son humour ensuite, nourri d'un sens tragique de la dérision, d'une vitalité aiguisée par le désespoir. L'un des exemples les plus percutants de cette tendance est un théâtre de marionnettes ouvert sur la Toile le 8 novembre 2011 par un groupe de jeunes opposants, sous la signature Masasit Mati. Le terme désigne la tige en métal permettant de boire le maté, qui passe pour être le breuvage favori des sbires baasistes. Même veine parodique pour le titre de leur feuilleton en 15 épisodes, *Top Goon, diaries of a little dictator* (*Crétin d'élite, journal d'un petit dictateur*), qui démarque le titre du film hollywoodien musclé *Top Gun*, de Tony Scott (1986).

À raison d'un épisode de cinq à huit minutes posté chaque dimanche, le spectacle est lapidaire et désopilant. Quelques marionnettes à doigts, figures génialement croquées, décor réduit et sens assassin de la formule. La marionnette Beeshu, président de Syrie, tient la vedette, entourée de personnages récurrents tels le patibulaire Shabih (Assef Chawkat, chef d'état-major et beau-frère du président, affublé d'un béret, d'un treillis et d'une matraque), l'affriolante Rose de Damas ou encore le Manifestant pacifique.

« Qui veut tuer un million ? »

Le deuxième épisode, intitulé « Qui veut tuer un million ? », vaut son pesant d'or. Il fait de Beeshu le candidat unique de la version arabe du jeu télévisé « Qui veut gagner des millions ? », animée par le journaliste libanais George Kurdahi sur la chaîne satellitaire arabe MBC1. Succédant à Hosni Moubarak et Mouammar Kadhafi, le tyran, interrogé sur ses œuvres sanglantes, gagne des morts à chaque bonne réponse, mais se trouve pris au dépourvu lorsqu'il veut prendre le joker « J'appelle un ami » : personne ne répond.

Si la satire se taille la part du lion sur le Net – la caricature et le détournement d'images dominant –, d'autres registres existent. Sur Facebook, la page « Art et liberté » accueille depuis juin 2011 une œuvre d'art par jour (photo, peinture, dessin...) pour célébrer la révolution, tandis que celle dédiée au « Festival de cinéma de la Syrie libre » fait de même avec les films depuis décembre 2011. Les œuvres affluent, venues de Syrie, mais aussi d'ailleurs.

En matière de cinéma, l'entreprise la plus impressionnante émane du groupe Abou Naddara, dont les films sont visibles en partie sur le site www.abounaddara.com, et en intégralité sur le site d'hébergement Vimeo. Ce collectif de réalisateurs s'est constitué en novembre 2010, dans un paysage cinématographique quasiment rayé de la carte dans les années 1990 au profit d'une industrie du feuilleton télévisé inféodée au régime. Dépourvue d'école de cinéma mais dotée d'une censure en pleine santé, la Syrie produit deux longs-métrages par an et dispose d'une trentaine de salles pour 22 millions d'habitants.

Une cinquantaine de films courts

Constitué d'un noyau dur de quatre ou cinq réalisateurs, tous autodidactes, Abou Naddara est rapidement rattrapé par la révolution. Son porte-parole, Charif Kiwan – haute stature physique et intellectuelle, français impeccable –, réfugié à Paris où il avait étudié les sciences politiques, s'en explique : « *Nous faisons partie de la génération humiliée par le massacre de l'insurrection d'Hama, en 1982. La révolution, nous n'attendions que cela. Pour nous, le cinéma, que le régime a tout fait pour éloigner du public, est un instrument démocratique qui a quelque chose à dire sur ce qui se déroule dans notre pays.* »

Cette conception politique du cinéma se double, chose rare en temps de crise, d'une exigence esthétique : « *Nos films évitent délibérément le spectacle de la violence. Nous nous efforçons de filmer le quotidien et l'intimité, d'avoir des personnages très construits, de ne jamais prendre le spectateur en otage.* » Le projet, fort d'une cinquantaine de films courts (entre 49 secondes et 4 minutes), s'enrichit au rythme d'une œuvre postée sur le Net chaque vendredi, jour de prière et de manifestation.

On y trouve de petites perles de distanciation poétique et d'intelligence subversive. Et déjà quelques classiques. *The End* : sur une immense fresque murale du Musée militaire de Damas, croûte pompière à la gloire du leader éternel Hafez Al-Assad, un rideau noir se ferme lentement, sur lequel défilent les noms des martyrs de la révolution. Un plan fixe de trois minutes, scandé par un chant liturgique de la résurrection interprété par Fayrouz. *Avant-gardes* : dans une cour d'école, des enfants en uniforme hurlent les slogans du parti Baas (« *Révolution !* » « *Unité, égalité et socialisme !* »), auxquels finissent par se substituer, sur la bande-son, la houle des slogans de la rue syrienne (« *Liberté ! Liberté !* »). **1017 mots**